

## REVUE PLURIDISCIPLINAIRE DE L'UNIVERSITE ADVENTISTE DE GOMA

### COMITE SCIENTIFIQUE :

#### Φ PROFESSEURS

1. Abel MUYISA BAHEKWA
2. Adrien NINHAZIMANA
3. Alex BAUMA BALINGENE
4. BUTOA BALINGENE
5. Denis BENE KABALA LUTHIA
6. Déo BENGÉYA MACHOZI
7. Déo GAFUNDU
8. Edson NIYONSABA SEBIGUNDA
9. Elias SEMAJERI LADISLAS
10. Emanuel MWENDAPOLE KANYAMUHANDA
11. Felly DIONGO OMOKOKO
12. GAKURU SEMACUMU
13. Gaston KIMBWANI MABELA
14. Gratien LUKOGHO VAGHENI
15. Gratien MOKONZI BAMBANOTA
16. Jacqueline BIBOLA KALOMBO
17. Johnson OCAN
18. Johnny KATORO
19. Josué MUDERHWA
20. KALUME BASHARA
21. Laurent MUSABIMANA NGAYABAREZI
22. Laurent MUSAYI MUMBERE
23. David MALALA TAMBUE
24. MBOKANI KAMBALE BULAMBO
25. Michel DISONAMA SINDO
26. MUKANGU BASUA BABINTU LEYKA
27. MULEKA NGINDO
28. NEKA MBASA
29. Joseph NZABANDORA  
NDIMUBANZI
30. OLIMBA WAKALUME KAVAIN

31. Olivier BYARUHANGA NGBAPE
32. Omer KAKULE MUHINDO
33. Osée KAYUMBA MUGOYI
34. Patrick BAMBO ANGE LIBONGI
35. Patrick WENDA TSHITALU  
TSHILUMBA
36. Paul SENZIRA NAHAYO
37. Roger MUHINDO BINZAKA
38. Simon-Decap  
ABAKUTUVANGILANGA
39. TEMBUE ZEMBELE WA OLOLO
40. Valentin MANZUBAZE KANANE
41. Venyste NDUHURA MIRINDI
42. Weber IREMBERE RWARAHIZE
43. William NZITUBUNDI SENDIHE

#### Φ CHEF DES TRAVAUX

1. Josué KALEMA DJAMBA
2. Affable IZANDENGERA  
ABINTEGENKE

### COMITE DE REDACTION :

1. Prof. Elias SEMAJERI LADISLAS  
**Directeur de Publication**
2. Prof. Weber IREMBERE  
RWARAHIZE  
**Directeur de Rédaction**
3. CT Affable IZANDENGERA  
ABINTEGENKE  
**Secrétaire**

## EDITORIAL

Chers lecteurs et lectrices,

C'est pour nous un plaisir de vous présenter le deuxième numéro du huitième volume des *Cahiers des Recherches Universitaires de l'Université Adventiste de Goma (CRUAGO)*. Ce condensé des études aborde divers aspects contemporains touchant l'économie, la littérature et la linguistique, la santé ainsi que l'éducation.

Les études portent sur les aspects socioéconomiques notamment la pratique de la gestion des risques par les femmes vendeuses des fruits dans un Quartier de la ville de Goma, les déterminants de la fidélité dans la coopérative d'épargne et de crédit UMOJA NI NGUVU, les sources de financement et efficience des PME à Goma ainsi que l'étude sur l'Effet de l'Innovation sur la Compétitivité des Entreprises. Dans cette optique, le premier aborde une question importante sur l'économie informelle des ménages et la manière dont les risques sont gérés au sein des ménages du quartier Kyeshero. Une étude s'est orientée sur la fidélisation des clients et leurs comportements dans une institution de microfinance dans le cadre d'évaluer leur attitude face à la consommation des services et leurs motivations. En troisième lieu, une étude se base sur l'efficience d'une entreprise, en particulier les petites et moyennes entreprises dans la ville de Goma avec le but de savoir si leurs moyens de financement sont favorables pour qu'elles soient performantes et enfin, l'étude a consisté à mesurer l'Effet de l'Innovation sur la Compétitivité des Entreprises Congolaises du Secteur des Meubles de la Ville de Goma.

Ensuite, une exploration littéraire survient avec des analyses d'œuvres telles que La connexion argumentative dans les pleurs du Saint Siècle de Laurent Musabimana Ngayabarezi, L'exil comme construction de la Migritude dans Ici ça va de Charles Djungu-Simba Kamatenda et L'identité de la femme dans Crépuscule du tourment de Léonora MIANO offrant des perspectives nouvelles sur la poésie et les discours.

En santé publique, la problématique sur le financement des services et ses effets a été au centre des discussions, spécialement des analyses sur l'Impact de la tarification forfaitaire subsidiée sur l'amélioration de l'utilisation des services curatifs au Centre de Sante Afya-Himbi.

Le volume se termine par un regard sur la pédagogie avec des études sur les méthodes actives et participatives en éducation en mettant en exergue les deux courants pédagogiques historiques, notamment, le courant pédagogique de l'école dite traditionnelle (ancienne) et le courant pédagogique de l'école moderne (nouvelle).

Ce deuxième numéro offre des opportunités d'apprentissage pour au grand public et d'approfondissement aux experts des domaines intéressés sur des enjeux du moment en RDC et au-delà de ses frontières. Nous vous invitons à plonger dans ces articles et à enrichir votre réflexion.

Bonne lecture !  
**Le Comité éditorial**

## TABLE DES MATIERES

|                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>COMITE SCIENTIFIQUE :</b> .....                                                                                                                   | 1   |
| <b>COMITE DE REDACTION :</b> .....                                                                                                                   | 1   |
| <b>EDITORIAL</b> .....                                                                                                                               | 2   |
| <b>La Pratique de la Gestion des Risques par les Femmes Vendeuses des Fruits au Quartier Kyeshero</b> .....                                          | 4   |
| Adolphe Bahati-Kabuya .....                                                                                                                          | 4   |
| <b>Déterminants de la Fidélité dans la Coopérative d'Epargne et de Crédit UMOJA NI NGUVU à Goma, République démocratique du Congo</b> .....          | 25  |
| Anderson Ndabahweje Nyandwi.....                                                                                                                     | 25  |
| <b>Sources de Financement et Efficience des PME à Goma</b> .....                                                                                     | 42  |
| Justin Ishimwe Nsengiyumva .....                                                                                                                     | 42  |
| <b>Effet de l'Innovation sur la Compétitivité des Entreprises Congolaises du Secteur des Meubles de la Ville de Goma</b> .....                       | 63  |
| NDORHENJI SHUMBUSA Augustin .....                                                                                                                    | 63  |
| <b>La Connexion argumentative dans les Pleurs du Saint Siège de Laurent Musabimana Ngayabarezi</b> .....                                             | 75  |
| Anatole Bategera Sibomana .....                                                                                                                      | 75  |
| <b>L'Exil comme Construction de la Migritude dans Ici ça va de Charles Djungu-Simba Kamatenda</b> .....                                              | 89  |
| Barhashishwa Mukubaganyi Jacques .....                                                                                                               | 89  |
| <b>2. L'exil social comme manifestation de la migritude</b> .....                                                                                    | 98  |
| <b>4. L'exil historique comme manifestation de la migritude dans Ici ça va</b> .....                                                                 | 106 |
| <b>L'Identité de la Femme dans Crépuscule du Tourment de Léonora MIANO</b> .....                                                                     | 111 |
| Innocent Ndamurirako Karonkano.....                                                                                                                  | 111 |
| <b>Impact de la Tarification forfaitaire subsidiée sur l'Amélioration de l'Utilisation des Services curatifs au Centre de Sante Afya-Himbi</b> ..... | 123 |
| Thomas Kerakabo Sibomana .....                                                                                                                       | 123 |
| <b>Méthodes Actives et Participatives : Quelle chance de réussite dans les écoles de la cité de Sake ?</b> .....                                     | 146 |
| Alain Mahamba Ngulu .....                                                                                                                            | 146 |

# L'Exil comme Construction de la Migritude dans Ici ça va de Charles Djungu-Simba Kamatenda

**Barhashishwa Mukubaganyi Jacques**

Institut Supérieur Pédagogique de Kalehe (ISP/Kalehe)

[jacquesbarhash@gmail.com](mailto:jacquesbarhash@gmail.com)

\*\*\*

**Résumé :** Les écrivains africains vivant en Europe, en général, et ceux vivant en Belgique, en particulier, produisent les œuvres dites de la migritude. Ces œuvres sont ainsi appelées, parce qu'elles sont non seulement produites à l'étranger, mais aussi, parce qu'elles développent très souvent le thème de l'immigration et celui de l'exil. Nous devons cette appellation à Jacques Chevrier qui en est le créateur après avoir constaté l'émergence de ces thèmes dans cette catégorie d'œuvres. Ces écrivains sont aussi appelés auteurs de la migritude. Le roman de Charles Djungu-Simba, *Ici ça va* s'inscrit dans cette mouvance-là. Dans cette production littéraire, les différents narrateurs racontent leurs récits tantôt à la première tantôt à la troisième personne. Les personnages de ce roman effectuent soit un exil géographique, soit un social, soit un psychologique ou soit un historique comme théorisé par Mwatha Musanji Ngalosso. Toutes ces catégories d'exil, avons-nous constaté, sont soit volontaires soit involontaire, mais dans tous les cas, les personnages éprouvent le sentiment de sympathie et d'antipathie respectivement envers l'espace géographique européen et africain. L'exil géographique, tel que raconté dans *Ici ça va*, par les narrateurs, s'effectue généralement de l'Afrique vers l'Europe même si, en des occasions rares, certains personnages effectuent un exil dans le mouvement inverse.

**Mots clés :** Exil, migritude, migration, immigration, émigration. **Abstract**

**Abstract:** The African writers living in Europe in general and those living in Belgium particularly produce works named migritude. These works are so called because they are not only produced abroad, but also because they very often develop the theme of immigration and exile. We owe this name to Jacques Chevrier who is its creator, after noting the emergence of these themes in this category of works. These writers are in turn called authors of migritude. Charles Djungu-Simba's novel, *Ici ça va* is one of this movement. In this literary production, the different narrators tell their stories sometimes in the first and sometimes in the third person. The characters in the novel carry out either a geographical, social, psychological or a historical exile as theorized by Mwatha Musanji Ngalosso. All these categories of exile, we noted, are either voluntary or involuntary but in all cases, the characters experience the feeling of sympathy and antipathy respectively towards the European and African geographical space. Geographical exile, as told by the narrators, generally takes place from Africa to Europe even though, on rare occasions, some characters carry out an exile in the opposite movement in *Ici ça va*.

**Key-words:** Exile, migritude, migration, immigration, emigration.

## Introduction

Cette étude est intitulée : « L'exil comme manifestation de la migritude dans *Ici ça va* de Charles Djungu-Simba K. ». Elle porte sur *Ici ça va* sous-titré *Récit d'exil*, l'un des romans de l'écrivain congolais publié en 2000 dans les conditions d'exil en Belgique. Ce roman est constitué de dix chapitres racontés tantôt à la première tantôt à la troisième personne par différents narrateurs. Ce roman, comme toutes les autres œuvres littéraires produites par les écrivains en exil et développant le thème de l'immigration, est classé parmi les œuvres de la migritude telle que théorisée par Jacques Chevrier (2004 :96). Celui-ci définit le terme migritude comme suit :

C'est un néologisme qui renvoie à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs productions qui ont délaissé Dakar et Douala au profit de Paris, Caen ou Pantin. Loin d'être source d'ambiguïtés, ce statut semble avoir désinhibé les écrivains par rapport aux questions d'appartenance. Ni Nègre, ni immigré à intégrer. Inscrivant leur démarche dans un nouvel espace identitaire (Afrique(s)-sur-Seine) à équidistance entre africanité et la francité, ils puisent leur inspiration dans leur hybridité et leur décentrement qui sont devenus des éléments caractéristiques de la "World literature" à la française.

Pour cet auteur, la migritude renvoie à la thématique de l'immigration, de l'exil, car une œuvre n'est dite de la migritude que lorsqu'elle est produite par un écrivain en état d'immigration ou d'exil. Cette coexistence entre la migritude et l'immigration est confirmée par Brice Arsène Mankou (2021 :3). Il évoque le terme de migritude et estime que « *les écrivains vivant en France écrivent sur la migration en traduisant leur vécu au regard des difficultés que peuvent rencontrer les migrants dans leurs parcours migratoires* ».

Abdelmalek(1999), quant à lui, établit une distinction entre l'émigration et l'immigration dans son article intitulé « La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré » et expose les conséquences majeures de la migration par le fait que le migré est absent non seulement dans son pays d'origine mais aussi dans son pays d'accueil.

Parlant de l'exil, Omar Abdi Farah (2015) distingue l'exil volontaire de l'exil involontaire selon que la personne concernée s'y consent volontairement ou non. L'exilé rencontre des difficultés liées à la langue de communication dans son pays d'accueil tel que théorisé par Justin Bisanswa(2003). La problématique de cette recherche est résumée dans les interrogations suivantes qui méritent d'être soulevées?

- L'exil développé par les narrateurs dans *Ici ça va* relève-t-il réellement de la migritude ?
- De quelles sortes d'exil qu'effectuent les différents personnages de ce récit ?

- Quel est le constat final des immigrés lié à leurs pays d'accueil par rapport à leurs illusions ?

Notre hypothèse centrale postule que la thématique de l'exil développée dans *Ici ça va* classe bel et bien ce roman dans les œuvres de la migritude selon la conception de celle-ci par les théoriciens. Aussi, les personnages de ce récit sont-ils des immigrés en Europe pour y vivre un exil aussi bien géographique que social, psychologique, historique et positif. Enfin, le constat de tous les personnages-immigrés n'est qu'une déception de trouver que l'eldorado européen tant rêvé n'est qu'une illusion pour eux, surtout pour les immigrés clandestins en provenance des pays du tiers-monde.

Pour vérifier ces hypothèses, nous décortiquerons notre corpus grâce, d'abord à l'énonciation, ensuite grâce à la narratologie et enfin grâce à la géocritique. L'énonciation nous permettra d'analyser les traces de soi dans les énoncés des narrateurs et des personnages lors de leur prise de paroles à la lumière de Riegel (2009) et des autres théoriciens. La narratologie, à son tour, nous permettra de cerner l'évolution du thème de la migration dans la trame romanesque d'*Ici ça va* tel que cette méthode a été développée par Genette (1972) et complétée par Angel et Herman (1995 : 168). Ces auteurs précisent dans « *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires* » que la narratologie est une « *discipline qui analyse les composantes et les mécanismes du récit* ». La géocritique, enfin, nous permettra de décortiquer les espaces géographiques dans la logique de Westphal (2007).

L'objectif visé par cette recherche est de décortiquer toutes les quatre catégories de l'exil : géographique, social, psychologique, historique (Mwatha Musanji Ngalosso, 2009 : 254) qui constitueront du coup ses différentes articulations.

1. L'exil géographique comme manifestation de la migritude dans *Ici ça va* de Charles Djungu-Simba Kamatenda

L'exil peut être effectué soit par des personnes ayant un niveau scientifique très élevé que Mankou (2021) appelle « Migrants connectés » ou alors par n'importe quel personnage dans le cadre d'un déplacement imposé ou volontaire. Aussi, l'exil peut s'effectuer à l'intérieur d'un pays ou vers l'extérieur. Analysons d'abord cette première catégorie.

#### 1.1. L'exil géographique de l'extérieur ou du dehors comme manifestation de la migritude

Le narrateur homodiégétique et hétérodiégétique de l'œuvre narrative sous examen commence par montrer les personnages sont invités officiellement par les administrations occidentales en tant que jeunes romanciers. En effet :

José Kibengo et Thierry ZENGA, deux jeunes enseignants congolais s'essayaient à l'écriture. Ils venaient de publier chacun un roman à Paris et se voyaient inviter pour un

séjour culturel de trois mois en Belgique. L'initiative de la communauté Française de Belgique qui voulait ainsi inaugurer son programme de partenariat culturel avec le Congo. (p. 9)

Cet incipit textuel et historique souligne d'emblée le déplacement officiel qu'amorcent ces deux personnages parce que la Belgique les invite pour « un séjour culturel de trois mois » sur son sol. Ici, il devient tôt de parler de l'exil parce que les personnages de Zenga et de Kibengo doivent attendre la finalisation du programme de cette coopération culturelle entre la Belgique et le Congo. C'est la raison même de tout incipit. Au fait Laurent Musabimana Ngayabarezi (2015 : 146) souligne :

Sur le plan du début de l'histoire, l'incipit peut jouer le rôle de séduction, d'incitation du lecteur afin de se préfigurer des représentations affectives que lui inspire le texte. Son horizon est ici d'une grande taille étant donné que le lecteur s'attend à des situations narratives dont l'issue reste comme en l'air, suspendue. [...] S'agissant de l'incipit du texte sur le plan matériel, les marques linguistiques comme les traces de personne, verbales, etc. déterminent l'orientation narratologique importante. En ce sens, la question de la nature du narrateur, de son statut ainsi que le moment de la narration sont de grande taille.

Comme on le voit, la suite de l'histoire se trouve suspendue dans la mesure où le lecteur comme le narrataire ne savent pas encore si les deux voyageurs vont se transformer en exilés ou s'ils vont retourner dans leur pays de départ.

De même, à lire ce début du roman, on ne voit pas très bien la nature et le statut du narrateur. En effet, sur un total de dix (10) « chapitres » composant ce récit d'exil répartis sur deux parties, les cinq (5) derniers « chapitres » de la deuxième partie sont narrés à la première personne en « Je », tandis que pour la première partie, composée aussi de cinq (5) « chapitres », le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième « chapitres » sont racontés à la troisième personne. Seul le deuxième « chapitre » de cette partie, qui est une lettre écrite en italique, est pris en charge à la première personne en « Je ». Pour ce faire, on peut dire que ce roman est à la fois raconté à la première et à la troisième personne vu cette forme de proportion, bien sûr inégale, du statut du narrateur entre les parties, quatre chapitres contre six.

Pour revenir aux deux personnages, il importe d'indiquer que c'est après donc le séjour des deux voyageurs sur le sol belge que l'on peut véritablement parler de l'exil géographique pour Zenga et son confère. Le narrateur en souligne la teneur de la manière suivante :

Les fonctionnaires du commissariat général aux relations internationales n'avaient pas encore eu le temps de concevoir un programme pour concrétiser le projet que les deux congolais débarquaient déjà à Bruxelles. Ceux-ci passèrent

ainsi leur premier mois en Belgique à se trimbaler d'une auberge de jeunesse à une autre, d'abord au numéro 8 la rue Traversière, puis au numéro 30 de la rue Sablonnière, à l'auberge Jacques Brel, ensuite au 52 de la rue Van Oost, avant de revenir au C.H.A.B., la modicité de leur bourse, dix-huit mille francs Belges le mois ne leur permettent pas de se loger dans un vrai hôtel (p.9).

Cet exil volontaire intervient au moment où la communauté française vivant en Belgique souhaite renforcer leur collaboration culturelle avec le Congo, pays natal de ces deux personnages. Cette invitation de Zenga et Kibengo en Belgique se situe dans un contexte temporel bien précis. C'est en 1989 temps du récit. Ce temps est postérieur à celui de publication d'un roman par chacun de ces deux personnages, mais antérieur à celui de l'émigration de ces personnages en Belgique.

En effet, l'entité géographique « Paris » est considérée comme un lieu, scientifiquement parlant, bien organisé et permettant un épanouissement sur le plan littéraire par rapport à l'autre entité, « Congo » où rien ne va, étant donné que ce milieu n'offre pas beaucoup d'opportunités en ce sens. D'où, la publication d'un roman par chacun des personnages de Zenga et Kibengo à l'étranger.

En effet, l'infinitif verbal « se trimbaler » se charge négativement selon son sens, car il consiste à vagabonder, à errer dans une entité donnée, souvent sans objectif précis ou lorsque le concerné manque d'occupation. C'est le cas des personnages de Zenga et de Kibengo qui déambulent à travers des auberges en Belgique. Les auberges étaient devenues, pour eux, un lieu de refuge et présumées donner un soulagement pour des personnages dont « dix-huit mille francs belges le mois ne leur permettent pas de se loger dans un vrai hôtel ».

L'exil clandestin, vu comme volontaire, effectué par Kibengo et Zenga n'est pas le premier de ce genre. Il y a eu beaucoup d'autres personnages. L'extrait suivant nous en dit plus :

Nous avons déjà accueilli dans ce même programme des japonais, des roumains, des Acadiens, des Burkinabés et même de Congolais de Brazzaville, et tout, ma foi, s'est passé sans anicroche, leur dit-il. Où y-a-t-il de particulier avec vous ? (p.10)

La situation d'énonciation est telle que les deux immigrants se retrouvent devant LUDOVIC, un agent de l'office d'accueil des étrangers qui veut connaître l'objet de leur séjour en Belgique et les clauses de leur programme. Le déictique de personnes « nous » désigne le narrateur délégué ou Ludovic ainsi que ses collaborateurs au programme d'accueil et de contrôle des étrangers qui viennent en Belgique dans le cadre de partenariat bilatéral entre leur pays et un autre. C'est ainsi qu'ils ont déjà accueilli les immigrants venant de la Roumanie, du Japon, du Burkina Faso et du Congo Brazzaville. Tels sont entre autres étrangers ayant fait un exil géographique en Belgique dans ce contexte-là. La modalité interrogative « Où y-a-t-il de particulier avec vous ? » est une

sorte de surprise dans laquelle l'agent de l'administration se trouve au moment de l'énonciation dans la mesure où il s'établit une sorte de ressemblance comportementale entre les deux groupes de voyageurs.

Comme Ludovic semble incapable de comprendre le bienfondé de la présence de ces deux immigrés dans leur pays, il déclare : « je préfère vous introduire chez madame Cavanna, la responsable du département Afrique-Caraïbes » (p.11). Cette illocution démontre que ce personnage-narrateur-délégué est incompetent de traiter le dossier de deux immigrés venus de l'Afrique et que c'est plutôt sa collègue, Cavanna qui a l'Afrique et les Caraïbes dans ses attributions. À part ces deux personnages, nous pouvons signaler un autre exilé géographique de l'extérieur que nous trouvons dans l'extrait ci –après :

Dans l'une des pièces du pavillon est enfermé le jeune libérien. Il ne cesse de hurler et de cogner la tête dans les cloisons. Son manège, comme ils disent ne leur fait même pas rire.

Not yet, Mister Samy! Not yet! (p.8)

L'énonciateur est le narrateur homodiégétique en « je » relate l'histoire d'un exilé géographique de nationalité douteuse, étant donné que c'est un clandestin et sans papier. Il est nommé malencontreusement « Samy » et ils lui collent la nationalité libérienne. Ce jeune homme, désigné par le déictique personnel « il », est en prison en attendant son rapatriement dans son pays d'origine qui reste à découvrir. Dans son enfermement, l'immigré manifeste un comportement traduisant sa mélancolie, son désarroi et sa tristesse, même si cela ne suscita pas la pitié de ses bourreaux. Son manège ne persuada personne à sa grande déception

Le groupe verbal « cogner la tête dans le cloison » traduit également la souffrance du personnage « il ». Ce qui revient à dire que l'espace « pavillon » où est enfermé le personnage de Zenga devient pour lui un lieu de tourment, de souffrance et un cauchemar. La molécule verbale « hurler » traduit également son sentiment étayé visant à attirer la pitié de ces bourreaux, mais en vain.

La Belgique accueille des gens de tout horizon et, particulièrement, les Africains, chacun dans sa mission. Zenga, le héros de ce récit, s'y est rendu dans le cadre de la littérature, à plusieurs reprises. En 1997, c'est fut son deuxième séjour dans cet espace géographique tant hanté par les Africains, en général. Au fait :

Zenga connaît assez bien la Belgique. Il y a séjourné une première fois comme boursier de la communauté Française de Belgique. Un séjour de trois mois qui faillit se terminer mal... Le voici, près de huit ans après, invité à nouveau dans ce pays pour quelque deux semaines. Un symposium sur l'immigration, des soirées

culturelles, quelques rendez-vous avec la presse et des visites guidées aux quatre coins du royaume (P.26).

Raconté à la troisième personne, ce récit relate le deuxième voyage du personnage principal, Zenga, au royaume de Belgique. Ce récit, en focalisation zéro, est raconté par le narrateur Dieu qui connaît tous les programmes du personnage de ZENGA. C'est ainsi qu'il cite toutes les activités qui auront lieu après le symposium sur l'immigration comme « *des soirées culturelles, quelques rendez-vous avec la presse et des visites guidées aux quatre coins du royaume* » ; toutes ces activités seront organisées en faveur de l'immigré. Nous pouvons rappeler que le temps du récit, c'est en 1997 et que l'organisation du symposium est programmée ultérieurement, c'est-à-dire deux semaines plus tard par rapport au moment de la narration.

L'exil géographique, avons-nous dit, ne concerne pas seulement les Africains, dans leur immigration vers l'Europe. Il concerne également les Européens dans une direction inverse. Nous pouvons lire ce passage tiré dans *Ici ça va* :

C'est la faute à vos tuteurs : le cuivre du Congo ne leur a pas suffi ; on les voit à présent chez nous aussi, lorgnant après l'or de Koumassi ! Et après nos gazelles pour faire tourner leur Lupanars d'Anvers et de la Gare du Nord. Nous, on est là, comme a dit ce bonimenteur de Senghor, dans le cadre du rendez-vous du déconner et du décevoir... (p.39)

Le narrateur principal cède la parole aux personnages dans un cadre d'un échange communicative entre le nouvel immigré, Zenga et Agossou, un ancien immigré en Belgique. Celui-ci a accueilli chaleureusement celui-là sur le sol belge. Ce premier est un immigré en provenance de la RDC, alors que le second vient du Ghana. C'est dans un climat de joie, de convivialité et de blague qu'ils cherchent à se connaître suffisamment. Le groupe nominal « vos tuteurs » désigne les Belges et comprend le possessif « vos » de la deuxième personne du pluriel renvoyant aux Congolais dont la Belgique fut la métropole ; le déictique « on » désigne d'une manière indéfinie, les ghanéens de chez Agossou, l'interlocuteur de Zenga qui dit « chez nous ». Cet espace géographique c'est le Ghana et plus précisément Koumassi, un lieu riche en Or que viennent chercher les Belges ; le milieu géographique nommé « Congo » est caractérisé par l'abondance du Cuivre. D'où, les Belges doivent immigrer dans ces deux entités pour hanter ces matières précieuses, plus de belles filles de Koumassi désignées par le terme de niveau familial « Gazelles ». L'énonciateur indique également que les Belges font une migration de retour avec les jolies demoiselles Ghanéennes pour enrichir « *leurs lupanars d'Anvers et de la gare du Nord* ». Cette illocution donne une mauvaise image de la ville d'Anvers et de la Gare du Nord en Belgique. Ces deux entités géographiques doivent avoir beaucoup de bordels où le sexe se consomme à

l'extrême. L'exil géographique extérieur ne concerne pas seulement des hommes. Les femmes sont également au rendez-vous. En fait :

Souzana vit en Belgique depuis maintenant sept ans. Elle est officiellement venue étudier, mais il ne faut pas être devin pour découvrir qu'elle fréquente des milieux autres que les auditoriums des facultés ou les salles de cours. (p.41)

Souzana vit sur le sol Belge depuis une durée de sept ans, notamment dans le cadre de ses études. En focalisation zéro, le narrateur hétérodiégétique en « il » connaît toutes les activités et tout le comportement du personnage de Souzana quant à ses études. Ce personnage s'est exilé sur l'espace Belge dans l'intention d'étudier, mais elle fréquente rarement les milieux éducatifs parce qu'« elle fréquente des milieux autres que les auditoriums de facultés ou les salles de cours ». Enfin, l'exil géographique n'est pas collé uniquement aux êtres humains. Les autres êtres sont également concernés par ce mouvement migratoire, qu'il soit à l'intérieur du pays comme à l'extérieur. C'est le cas des animaux, en général et, des oiseaux dits migrateurs, en particulier. En effet :

Dans mon vasistas, bien protégé par les barreaux, j'aperçois au loin, dans le ciel brumeux, une petite colonie d'échassiers migrateurs qui s'en vont hiverner en Afrique. Quelle imprudence tout de même de voler presque au-dessus de ce maudit aéroport ! Mais que ne peuvent-ils permettre, ces infatigables voyageurs ! Ceux dont l'air bien pressé ; sans doute s'agit-il des retardataires, car il y a déjà un bon bout de temps que l'hiver sévit ici (p.16-17).

Cette énonciation se déroule dans le contexte d'emprisonnement de l'énonciateur. C'est un narrateur homodiégétique en « je » qui se trouve dans un espace pénitencier et où il se place à une brèche contemplant les mouvements du dehors comme pour se déstresser de sa souffrance. Le narrateur « je » a aperçu des êtres volants, « échassiers migrateurs » s'exilant, c'est-à-dire quittant leur milieu d'origine, l'Europe, pour se diriger dans un autre milieu, « l'Afrique », fuyant l'hiver. L'hiver est donc une période de tourment et pour les humains et pour les non humains. L'entité géographique « Afrique », de ce fait, devient, pour cette catégorie de bêtes, un lieu de refuge durant cette période inconfortable sur le plan physique et sanitaire. Le narrateur-personnage exprime sa topophobie dans l'énoncé « Quelle imprudence toute même de voler presque au-dessus de ce maudit aéroport ! ». Le point d'exclamation renforce cette phobie envers l'entité géographique nommée « aéroport ». Pour lui, cet aéroport est maudit pour le simple que l'on y exerce un contrôle rigoureux et systématique à l'arrivée des immigrants venant de l'étranger. Et personne n'échappe à cette fouille s'il n'a pas des documents légaux. C'est donc un lieu qui ne favorise pas les clandestins à pénétrer sur le sol Belge.

1.2. L'exil géographique de l'intérieur ou du dedans comme manifestation de la migritude

Cette forme d'exil se déroule, avons-nous dit, à l'intérieur d'un pays sans dépasser les frontières nationales. Il s'agit d'un déplacement d'une province à une autre, d'un territoire à un autre sans franchir les limites du même pays. Dans *Ici ça va*, nous avons des cas d'un exil géographique de dedans où les personnages quittent le milieu A vers le milieu B suite à certains problèmes d'ordre social, économique, etc. Tel est le cas de ZENGA. Témoin, cet extrait:

Qu'ils attendent eux aussi : j'ai décidé d'aller m'installer, en attendant et comme me l'ont proposé les agents de la croix rouge, au centre pour demandeurs d'asile de Kapellen, après d'Anvers. Ils m'ont remis le billet de train, et la Gare du Nord est toute proche (P. 53).

En effet, le narrateur homodiégétique en « je » habite depuis son arrivée en Belgique précisément dans un lieu nommé Bruxelles. Cette entité géographique l'a abrité à deux reprises lorsqu'il venait de Kinshasa, sa ville natale pour un séjour culturel de trois mois d'abord, et pour participer à un symposium sur l'immigration, ensuite. Lors de cette deuxième invitation, le séjour était de deux semaines soit quinze jours. Malheureusement, il a choisi de ne plus rentrer au bercail et a demandé l'asile. Après l'enquête, il s'est décidé de quitter Bruxelles. D'où « j'ai décidé d'aller m'installer (...) au centre pour demandeurs d'asile de Kapellen, près d'Anvers ». Le déictique personnel « je », c'est Zenga, le demandeur d'asile qui dit : « Qu'ils attendent eux aussi ». Cet énoncé performatif est produit dans une circonstance où l'énonciateur se trouve dans un état psychologique de haute tension. En effet, ce dernier, vient d'une comparution liée à sa demande d'asile. Là, il s'est mal exprimé par peur. C'est ce qui l'a poussé à quitter Bruxelles pour Kapellen. Chose étonnante, il a pris une direction autre que celle de sa décision initiale; lisons :

Depuis plus de deux mois, je me terre en campine septentrionale, dans une petite commune rurale au nom si peu flamand qu'il abuserait facilement un francophone : Ravels ! Je réside dans une maison sociale que la commune fait louer aux réfugiés. Pour le moment nous y sommes à trois : une femme de Moravie, son fils et bibi. (P. 54)

L'exil de l'intérieur est énoncé dans « *je me terre en campine septentrionale, dans une petite commune rurale* ». Le narrateur « je » qui avait précédemment annoncé son déplacement d'une entité nommée « Bruxelles » vers une autre appelée « centre de demandeurs d'asile de Kapellen », se trouve finalement dans une zone géographique dénommée « Ravels ». Cet exil/déplacement dure plus de deux mois pourtant un délai d'un mois lui avait été accordé pour réussir à prendre les résultats de sa demande d'asile. Le choix de cette entité rurale est conditionné par le fait qu'elle regorge un centre d'accueil aux réfugiés. Or, le narrateur se

reconnait lui-même un exilé en Belgique. C'est-à-dire exilé du dehors, de Kinshasa à Bruxelles et du dedans, de Bruxelles à Ravels.

Dans une très longue lettre de plus de cinq pages, l'expéditeur Zenga confirme lui-même à son ami journaliste, Kazobo, resté au pays, qu'il ne réside plus à Bruxelles, mais plutôt à Ravels. Les deux entités géographiques se trouvent en Belgique. En effet :

Avec tout ce que je viens de te raconter, je ne t'ai toujours pas dit ce que je suis venu chercher dans ce trou et pourquoi j'ai renoncé à m'installer à Bruxelles. C'est vrai que l'agitation urbaine n'a pas que de mauvais côtés, elle vous procure de la distraction au propre comme au figuré, vous permet de nouer plus facilement des contacts de toutes sortes. Le problème avec une ville comme Bruxelles, vois-tu, c'est qu'elle est devenue aujourd'hui une sorte de Kinshasa bis. Tous ceux qui sont de trop là-bas ou qui se considèrent tels viennent ici, les m'as-tu vu, les délinquants politiques en rupture de ban avec Kinshasa ou en train de mijoter une énième pitrerie, débarquent journellement ici. (p.65).

Cette narration a été faite dans une circonstance narrative bien précise. L'expéditeur de ce message épistolaire, Zenga, en train d'expliquer à son destinataire, Kazobo, les causes du changement du lieu de son exil. Autrement dit, il lui explique pourquoi il a quitté « une ville comme Bruxelles » pour se déplacer dans un espace géographique qu'il qualifie d'un « trou », le village de Ravels, avons-nous dit. Cette comparaison entre Kinshasa et la ville belge la plus désordonnée sous-entend que Kinshasa est une entité aussi désordonnée autant que cette autre-là. Ce qui revient à dire que le personnage de Zenga apprécie négativement sa propre ville d'origine quant à organisation qui laisse à désirer.

La ville offre des avantages ainsi que des désavantages au même titre que le milieu rural, a ajouté l'expéditeur de la lettre en précisant que la ville « *vous procure des distractions (...), vous permet plus facilement à nouer toutes sortes de contacts* ». Tels sont pour lui, les avantages de la ville avant d'ajouter les méfaits de la ville de Bruxelles. Cet espace géographique occidental est devenu, pour lui, « une sorte de Kinshasa bis », un lieu de toute sorte de désordre vu qu'il accueille même « *les m'as-tu vu, les délinquants politiques en rupture de ban avec Kinshasa ou en train de mijoter une énième pitrerie* ». Tels sont les arguments avancés par Zenga pour convaincre KAZOBA à adhérer à son choix du déplacement de Bruxelles, une ville à Ravels un milieu rural et très reculé, où il n'a que les vaches comme voisines. Cette situation de considérer les animaux comme seuls voisins peut révéler l'exil social que nous allons aborder dans les lignes qui suivent.

## 2. L'exil social comme manifestation de la migritude

Parlant de l'exil social, Ngalosso (2009 :254) précise, dans son article intitulé « L'exil dans la littérature africaine écrite en français », ce qui suit :

Le sens social du mot exil désigne une mise à l'écart, sans éloignement géographique, de la vie sociale du groupe auquel on appartient et dans lequel on demeure physiquement présent, une mise en quarantaine au milieu des siens. Une telle exclusion, de caractère normalement provisoire, peut prendre la forme symbolique de la réclusion (enfermement d'un aliéné, internement d'un malade, incarcération d'un délinquant) ou de la forclusion (déchéance de certains droits, interdiction ou impossibilité de participer, un temps, à certaines activités du groupe).

Pour cet auteur, il y a exil social lorsqu'une personne est mise à l'écart socialement par le groupe où il est sensé vivre et où elle demeure physiquement. C'est le cas de l'emprisonnement, la mise en quarantaine, l'internement etc. Elle devient étrangère envers les siens et envers lui-même. Tel est constat de Kristeva (1988) et Ricoeur (1990). Cet exil coïncide également à une exclusion, à l'enfermement, et même à l'interdiction de participer à des activités du groupe. Il rejoint également ce que Guilioh Merlain VOKENG NGNINTEDEM (2021 : 299) appelle paratopie identitaire.

#### 2.1. L'exil social par emprisonnement comme manifestation de la migritude

Un tel exil est trouvable dans *Ici ça va* de Charles Djungu-Simba K. où certains personnages exilés se retrouvent en prison, pendant beaucoup de temps, pour une raison ou une autre. C'est le cas d'Ibrahim, un médecin vietnamien. Celui-ci est détenu pendant beaucoup de jours en prison. Cet extrait en témoignage :

En tous les cas, notre régime d'enfermement, avant leur arrivée, n'était pas aussi draconien que maintenant ! De mon vasistas, bien protégé par les barreaux, j'aperçois au loin, dans le ciel brumeux, une petite colonie d'échassiers migrateurs qui s'en vont hiverner en Afrique. (p.16)

L'énonciateur « je » qui produit l'énoncé « notre régime d'enfermement » est dans une situation d'exil social suite à son emprisonnement. Il se trouve, en effet, dans un endroit pénitencier où il répond de ses actes odieux. Par l'énoncé « avant leur arrivée », l'énonciateur témoigne la présence d'autres prisonniers avec qui il croupit en prison. Ensuite, il affirme : « Depuis deux jours, ceux de l'autre côté, ceux qui ne doivent pas pénétrer sur le territoire, ont été amenés ici » (p.16). Le déictique spatial « ici » renvoie à la prison, le lieu qui héberge désormais l'énonciateur. Cet espace aménagé pour recevoir les prisonniers comporte des vasistas permettant à ces derniers d'épier le mouvement de l'extérieur de personnage car leur permettant d'oublier leur souffrance. La raison de l'emprisonnement du personnage d'Ibrahim est connue. En effet, sa petite amie, Ann, a failli la mort à cause de la déception amoureuse lui infligée par celui-là. L'énonciateur-personnage en dit plus en ces mots :

Je n'en veux pourtant à personne. Ni à Ann, malgré qu'elle ait abusé de mes sentiments en me piégeant avec son ventre, alors qu'on s'était bien convenu d'éviter tout ce qui pouvait nous amener à aliéner nos libertés respectives. Ni à la police qui n'aura fait que son boulot. Ann, désespérée, qui manque de peu de se suicider. La police qui m'interpelle. La police qui découvre que je suis aussi et surtout un clandestin de longue date. La police qui m'arrête, ... Bien sûr, il y a eu aussi ce papier incendiaire de leur presse locale : « ingrat, le sans papier pousse sa petite amie au suicide ! » (...) sans trainer dans cet enfermement ridicule et humiliant (p.17).

L'énonciateur « je », en narrateur homodiégétique, est dans un état de tourment, de détresse, de souffrance lié à un exil social, à un isolement, à un enfermement pour cause : enceinter, comme le disent les Belges, le personnage de Ann, qui, à son tour tente de se suicider après la déception amoureuse de celui-là qui se dit être piégé avec le ventre de celle-ci (Ann). La seconde et la plus grande cause de l'incarcération d'Ibrahim est la découverte par la police qu'il était un clandestin de longue date. Relayant cette information, La presse parle d'un « ingrat, le sans papier » qui « pousse sa petite amie-lisez Ann, au suicide ». Le narrateur Ibrahim qualifie son emprisonnement de ridicule et humiliant. Mais, dans tout ce contexte de tourment, l'énonciateur-personnage déclare ne pas en vouloir à personne, ni à Ann, ni à la police car celle-ci, dit-il, n'a fait que son boulot. Ibrahim n'est pas la seule victime de la police. Lisons cet extrait :

Dans l'autre, l'une des pièces du pavillon est enfermé le jeune Libérien. Il ne cesse de hurler et cogner la tête dans son manège, comme ils disent, ne leur fait même pas rire.

- Not yet, mister Samy! Not yet!

Dans quelques heures, ce sera une nouvelle journée. Eux s'en retournent chez eux, à la maison. Le temps que leur relève arrive... Mais le surnommé Samy va-t-il enfin se tenir coi ? (p.18)

Exilé social dans son emprisonnement, le surnommé Samy est parmi les clandestins sans papier sur lesquels la police a mis sa main. Ce personnage prisonnier, n'a pas dévoilé sa vraie identité ni son nom, ni sa nationalité, il aurait avalé son identité dans l'avion qui l'amenait ici, déclare l'énonciateur. Le jeune soupçonné Libérien est détenu dans une cellule voisine à celle de l'énonciateur dont l'énonciation a eu lieu dans les heures de la nuit du fait que « *dans quelques heures, ce sera une nouvelle journée* ». La personne de soi-disant Samy vit une mélancolie, une tristesse exagérée. D'où « *il ne cesse de hurler et de cogner sa tête dans les cloisons* ». En même

temps, eux lisez les agents de police doivent se remplacer les uns par les autres au moment opportun pour permettre aux uns et aux autres de rentrer à la maison.

À cet emprisonnement, s'ajoute la privation de moyen de communication. Voilà qui renforce l'état d'exil social des personnages étant dans une entité pénitencier.

## 2.2. L'exil social par manque de communication comme manifestation de la migritude

Un personnage qui ne communique pas avec les membres de la communauté dans laquelle il vit parce qu'il ne maîtrise pas la langue du milieu, est un exilé social. Zenga, le héros dans *Ici ça va*, a vécu un tel exil en Belgique en parlant Français, une langue moins maîtrisée par les gens du milieu. Lisons :

Le conducteur à qui je m'adresse ne pipe pas un traître mot de français. J'essaie l'anglais, en vain. J'aurais dû m'en tenir là et ne pas interroger les bleu-blanc dont la curiosité était déjà excitée par la présence d'un noir à bord de leur bus. Croyant que la langue de Shakespeare avait bonne cote ici, je m'adresse à deux jeunes filles qui occupent le siège près de l'endroit où je me tiens debout :

- Excuse me: do you go to revels?
- Ja! ... Oh yes! Yes!
- Would you like to show me the mayor's house?
- The.... What?
- Vous parlez français?
- Non français! Bonjour! (p.58)

Le narrateur homodiégétique en « je » est prolongé dans un exil social à bord du bus qui le conduit dans une entité spatiale nommée « Ravels ». Cette entité territoriale se situe dans la partie Nord de la Belgique où la langue d'usage est le flamand et non le français, langue parlée par ce narrateur-personnage. C'est pourquoi « *le conducteur ne pipe pas un traître mot de français* ». En effet, en Belgique on parle Flamand dans la partie nord et Français dans la partie Sud. Le nord correspond à la Belgique flamande alors que le sud correspond à la Wallonie. Ainsi, tout locuteur du Français, sera un exilé social lorsqu'il se trouve en Flandre, vu l'impossibilité de communiquer avec son entourage. Cette impossibilité s'observe dans cette interaction communicative amorcée par Zenga, le narrateur qui n'a pas connu d'issue positive d'abord avec le chauffeur et, enfin, avec deux personnages qu'il nomme « bleu-blanc ». Les bleu-blanc sont deux élèves Belges dans leur uniforme portant ces deux couleurs. Pour communiquer avec ces deux élèves, il tente l'usage de la langue anglaise qu'il ne maîtrise pas bien non plus, comme le français est impossible du fait qu'ils croyaient que la « langue de Shakespeare avait bonne côte ici ». « Ici » désignant un espace géographique où se trouve le narrateur « je » au moment de cet acte de parole. Il s'agit de la partie nord de la Belgique où se rendait ce personnage énonciateur ;

le même narrateur a connu un autre cas de mutisme avec d'autres personnages non locuteur du français. Il déclare dans cette lettre écrite à Kazobo :

Avec mes moldaves qui ne pratiquent ni l'Anglais ni le français, c'est le mutisme complet ; outre gestes et onomatopées, notre lexique commun comprend à peine une dizaine de vocables où l'on trouve : collega, money, assistant, post, telefoon, job, etc. Heureusement que je peux me calfeutrer dans ma chambre où je dispos d'une table. Les frictions ne manquent cependant pas et on nous annonce l'arrivée imminente de deux Kosovars. A cinq, c'est été un véritable Babel, (...). Le silence m'accable, il est trop dense pour moi. Il me dépasse et il est finalement anonyme (p.62)

La communication est impossible entre le narrateur et ses voisins avec qui il habite dans la même maison. Cet exil social dû au mutisme lié à l'absence de langue commune entre eux du fait que les Moldaves ne parlent ni l'anglais ni le français comme l'énonciateur qui serait leur interlocuteur. Cet isolement social et linguistique crée une sorte de solitude qui va s'agrandir avec « l'arrivée imminente de deux Kosovars » annoncés. La cohabitation entre un Congolais, le narrateur avec deux Moldaves et deux Kosovars va créer ce qui « sera un véritable Babel », lâche-t-il. L'énoncé « c'est été un tour de Babel » est une focalisation zéro dans laquelle l'énonciateur omniscient se comporte en Dieu et délivre la situation chaotique qu'il traversera tout le temps qu'il vivra avec quatre personnages qui sont tous sourds, linguistiquement parlant, à sa langue française qui est sensée les unir. Cette omniscience du narrateur est renforcée par le choix du futur simple « sera » du verbe. Le groupe nominal « tour de Babel » renvoie aux saintes écritures et rappelle l'impossibilité à communiquer qui a régné entre les constructeurs dudit tour de Babel, lorsqu'il y a eu une barrière communicative entre eux suite à un multilinguisme qui s'était subitement improvisé.

La communication impossible entre les deux Moldaves et le narrateur n'est que l'usage d'une dizaine des mots, de quelques onomatopées ainsi que des gestes. En dehors de cela, c'est le mutisme total vu le silence absolu qui règne entre eux. Cette situation de repli sur soi nous l'appelons exil social. C'est pourquoi l'énonciateur ajoute qu'il se calfeutre souvent dans sa chambre lorsque la solitude exagérait. Le tour de Babel dont nous venons de parler, relevant de la prophétie du narrateur s'est concrétisé lors d'une dispute entre celui-ci et ses deux voisins Kosovars en connivence avec les deux Moldaves ; cet extrait en dit long :

Et je ne m'en suis pas privé : j'ai raclé mon âme de la cave aux combles, sans oublier mon dernier coup de gueule avec mes voisins les moldaves et les Kosovars. Ils ont, en, effet, voulu minimiser la portée de ce qui, pour moi, frisait l'affront, le fait que

jeune moldave se soit permis de m'interpeller Zwart. Moi, j'étais immédiatement sorti de mes gonds :

- Je me donne un mal fou pour retenir vos chinoiseries de noms et tout ce que, vous trouvez c'est de me servir du Zwart ! comme si vous étiez, vous, des vrais blancs, ...

Alors ça été un beau tintamarre : cinq sourds s'exprimant chacun dans son baragouin à la fois ! » (p.67)

Il s'agit ici d'un engagement à bien se confesser que nous lisons dans « *et je me n'en suis pas privé* ». Dans cet énoncé performatif, l'énonciateur « je » refuse avec fermeté d'oublier le monde péché. Cette détermination rentre dans le cadre de la confession auprès d'un prêtre de la paroisse Saint Andrianus. Cet espace ecclésial est situé dans la Belgique flamande où même le curé ne connaît pas le français. Le péché à ne surtout pas oublié c'est son « *dernier coup de gueule avec les voisins : les Moldaves et les Kosovars* » dont l'un a proféré des injures dans lesquelles injures en employant le concept « Zwart » issu d'une langue inconnue de l'énonciateur que ce dernier qualifie de « Baragouin » et de « chinoiserie ». L'énonciateur est lui-même destinataire et narrataire de ces injures. Cette dernière dispute fut « un tintamarre » dans lequel aucun interactant de cette intervention-communication ne pouvait écouter l'autre vu leur surdité linguistique désignée précédemment par le terme « tour de Babel ». L'exil social s'accompagne souvent de l'exil psychologique. Faisons un clin d'œil à cet autre type d'exil dans les lignes qui suivent.

### 3. L'exil psychologique comme manifestation de la migitude

L'exil psychologique peut également encore nommé « exil intérieur » et n'est pas à confondre avec l'exil de l'intérieur ou exil du dedans que nous avons déjà abordé dans cette recherche. L'exil intérieur par contre est celui qui se fait dans la vie psychique d'un individu sans tenir compte de l'aspect géographique. Ngalosso (2009 :254) donne les précisions suivantes quant à l'exil psychologique:

Le troisième sens, psychologique, correspond à ce que communément on nomme « exil intérieur », une sorte de voyage introspectif au bout de soi-même qui peut s'avérer un puissant moteur pour la réflexion, la méditation, l'invention et, dans certains cas, la création littéraire. Il est important de bien distinguer cet « exil intérieur » (au fond de soi-même) de ce que je nomme l'« exil de l'intérieur » (dans son propre pays, sur sa terre natale), car l'exil intérieur est une réalité subjective qui ne résulte nullement d'une mise à l'écart par la société mais de dispositions purement psychologiques: mélancolie, sentiment d'indignité, d'abandon, de solitude.

Ce qui revient à dire que l'exil psychologique est subjectif et résulte de la disposition purement psychologique. C'est le cas de mélancolie, de sentiment d'indignité, d'abandon, de solitude, etc. Les lignes nous permettront de voyager à travers l'œuvre sous analyse pour y découvrir les cas de cette forme d'exil.

### 3.1. L'exil psychologique dû à l'abandon ou à la solitude comme manifestation de la migritude.

*Ici ça va* de Charles Djungu nous présente certains cas d'exil intérieur au cours desquels les personnages se sont sentis isolés, abandonnés à leur triste sort. Retenons cet extrait:

Moi qui, à Kinshasa, relais après les moustiques et la chaleur nocturne, je ne sais pas que faire du temps ici. Le silence m'accable, il est trop dense pour moi. Il me dépasse et il est finalement anonyme. Ce n'est pas du tout le silence pour un homme seul ! Aussi, me suis-je mis à le mâter, à tenter de le saboter, de le violer en improvisant des discours, en n'inventant des horaires imaginaires, en m'imposant des tâches ridicules juste pour m'occuper. Mais l'chauffage reste précaire (p.62).

Le narrateur hétérodiégétique en « il » présente un contexte énonciatif de deux jeunes immigrés en Belgique. « Ceux-ci », suite à la « modicité de leur bourse », se trouvent dans l'impossibilité de se loger humainement et se permettent une mendicité « à se trimbaler d'une auberge de jeunesse à une autre » avec un état cognitif et affectif entamé. Abandonnées à leur triste sort, la trame romanesque développe la description de différentes auberges parcourues en plus ou moins un mois. Cinq auberges au total ont connu la visite de ces deux exilés qui vivent déjà un calvaire. D'où la forme « trimbaler » qui anaphorèse le vagabondage, l'errance. Cet état d'exil psychologique a poussé le personnage de Kibengo et Zenga, parce que c'est d'eux qu'il s'agit, à « s'en référer au fonctionnaire qui gérât leur dossier ». L'auberge de jeunesse est un espace idéal pour accueillir quelqu'un en difficulté financière parce que c'est un établissement offrant la location de lits dans une chambre ou dortoir et des repas, pour une courte durée et à des prix bas ; C'est cette médiocrité qui plonge ces deux personnages dans l'exil psychologique. Vu leur niveau intellectuel et la considération qu'ils ont dans leur pays d'origine et qui ne reflète pas ce qu'ils endurent pendant un mois en Belgique. À part l'abandon et la solitude, la mélancolie et la colère peuvent être à la base de l'exil intérieur. Parlons-en dans la partie suivante.

### 3.2. L'exil psychologique dû à la mélancolie ou à la colère comme manifestation de la migritude

La mélancolie est une disposition de l'âme poussant un être à agir contre son gré. Cet état d'âme de colère est une autre forme d'exil psychologique. L'un des personnages dans *Ici ça va* a agi mélancoliquement dans les énoncés suivants :

Dans l'une des pièces du pavillon est enfermé le jeune Libérien. Il ne cesse de hurler et de cogner la tête dans les cloisons. Son manège, comme ils disent, ne leur fait pas rire (p.18).

Le jeune Libérien est l'une des immigrés Africains sans papier en Belgique. Il n'a pas de place au sein de la société belge, or il rêvait d'y vivre, mais il est enfermé dans une cellule de prison attendant son rapatriement. Cette frustration l'introduisit dans une mélancolie sans précédent. D'où « *il ne cesse de hurler et de cogner la tête dans les cloison* ». Un tel geste traduit un état psychologique de détresse qui vise la sympathie de ses hôtes, mais en vain. « Son manège » n'a pas réussi à persuader ses bourreaux-lisez les gardiens à la prison qui estiment que cet Africain s'amusait. D'où l'énoncé « *son manège, comme ils disent, ne leur fait pas rire* ».

La souffrance conduit également à l'exil intérieur. Le héros de ce récit, en narrateur homodiégétique, déclare à quatre reprises ne pas être content, fier de lui-même. Pour la première, il dit : « *je ne suis pas très fier de moi !* » (p.49). Cet énoncé constatatif produit la souffrance mentale dans laquelle se trouve l'énonciateur. Il réitère le même énoncé en y ajoutant une négation et dit : « *Non, je ne suis pas très content de moi !* » (p.49). Comme si cela ne suffisait pas, il ajoute pour la troisième fois : « *je ne suis pas fier de moi !* » (p.51). Enfin, il conclut en disant : « *Ouais ! je ne suis vraiment pas content de moi !* » (P.52). Les déictiques de personne « je » et « moi » anaphorisent le narrateur qui s'exile dans son for intérieur suite aux comparutions successives auxquelles il fait face dans ce pays de Blancs ; en effet, pour mériter de s'installer en Belgique, pour un clandestin à l'exemple de Zenga, il demande l'asile officiellement. Pour y aboutir, il faut comparaître plusieurs fois jusqu'à l'obtention de tous les documents nécessaires. C'est à cette étape que le narrateur s'est lassé psychologiquement jusqu'au point de faillir déclarer forfait à cette démarche si longue et agaçante car « faut attendre ». Et j'ai attendu comme tous les autres interviewés, devant le bureau de ponce Pilate, le grand juge » (p.52), conclut le narrateur après avoir déclaré :

On a beau réussir à se dissimuler dans la foule des anonymes, à faire la mort, bien déguisé grâce aux lunettes teintées et à la casquette qui vous bouffe toutes les oreilles, il y a toujours un quidam qui s'estimerait malheureux, inconsolable, s'il ne vous interpelle pas (p.49)

Cette énonciation pleine de mélancolie, de tristesse, de souffrance fait suite de ce moment d'attente, sur une file indienne, lors de la comparution des demandeurs d'asile. Ces derniers sont toujours traumatisés non seulement par les Belges, mais aussi de longues durées d'attente. Ces Belges se sentent heureux en interpellant les immigrés. Ces immigrés sont ceux-là qui faisaient la mort, qui se dissimulaient dans la foule des anonymes désignés par « quidam », car intimidés par les yeux de leurs bourreaux, les propriétaires du pays d'accueil. Chacun des attentistes est

inconsolable lorsque son nom n'est pas cité vu que chacun d'eux est impatient d'être celui qui est désigné d'entrer dans la salle de comparution. La fatigue est, en effet, le plus grand mal de tous et la première source de l'exil psychologique faisant objet de notre analyse. Aussi, il ne suffit pas de comparaître pour connaître son sort, il faut aussi un autre mois pour être en possession de son avenir sur cette terre tant convoitée, à l'exemple d'un paradis terrestre.

#### 4. L'exil historique comme manifestation de la migritude dans *Ici ça va*

Cette forme d'exil concerne les traits historiques, liés à une communauté, qui semblent être rejetées suite à une rupture avec le passé ancestral. C'est donc l'abandon des us et coutumes d'un peuple en faveur des coutumes du pays d'accueil. Cet exil consiste également à perdre sa langue maternelle en faveur d'une langue étrangère qui devient du coup la langue d'usage. Ngalosso (2009 :255) nous renseigne ceci quant à ce:

Enfin au sens historique l'exil se définit à la fois comme une rupture avec le passé ancestral ou comme une manière de vivre « hors du temps présent », en marge de la société actuelle, à l'écart du monde réel. C'est cette sorte de « mal du siècle » que, dans la préface de son Essai sur les révolutions, Chateaubriand expliquait en ces termes: « Le mal, le grand mal c'est que nous ne sommes pas de notre siècle [...] nous sommes tous hors de son cours ». La rupture peut se traduire par l'abandon des us et coutumes de sa communauté ou par la perte de la langue maternelle. Écrire dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, dans une langue seconde, c'est aussi une forme d'exil, un avatar de l'exil historique : la langue seconde devient une seconde patrie. En quittant son pays d'origine, l'exilé est contraint de dire le monde dans une langue d'emprunt. L'abandon (qui n'est pas nécessairement l'oubli) de sa langue maternelle au bénéfice d'une langue étrangère devient ainsi le principal problème de l'écrivain apatride qui peut vivre ce passage (s'arracher d'une langue pour s'attacher à une autre) comme une épreuve voire comme un deuil.

L'œuvre de Charles Djungu-Simba, sous analyse, nous donne le cas d'Ibrahim, un narrateur qui raconte ses propres aventures de loto qu'il a vécues tout en étant en détention punitive. Cette pratique n'existe quasiment pas dans la coutume ou du moins dans la tradition de chez lui au Vietnam. Il nous en dit plus par le truchement de ce passage tiré d'*Ici ça va* en ces mots :

Je ne sais pas pourquoi je lui ai tout de suite demandé de ne chercher un ticket de loto. Je ne suis pourtant pas un mordu de ce jeu. Pendant les huit années passées dans ce pays, je crois avoir tenté une ou deux fois ma chance, sans succès (...) Il a quand même tenu sa parole et m'a apporté le billet. Pour m'amuser, j'ai coché mon âge le jour et mois de ma naissance, le nombre de jours que je venais de passer dans ce centre fermé, l'âge d'Anne et le dernier chiffre, je l'ai demandé au policier

avant de lui remettre le ticket. Sans oublier la mise, des pièces de monnaie qui traînaient dans mes poches. La journée s'est passée comme toutes les autres journées et, le jour venu, j'avais branché le téléviseur, le boulier affichait quatre chiffres dont trois correspondaient aux miens. Puis il y a eu les deux autres, plus le chiffre complémentaire, tous je les avais cochés ! Je reste de la nuit, je ne pas fermer l'œil. A ma jubilation se mêlait cependant un brin d'inquiétude : comment allais-je entrer en possession de mon gain ? (pp.23-24)

L'exil géographique conduit aussi à l'exil historique dans la mesure où l'immigré doit rencontrer des illocutions de coutume, de traditions autres que les siennes. Il est donc dans l'obligation de mener n'importe quelle vie de s'accoutumer aux mœurs du milieu d'accueil. Le narrateur homodiégétique en « je » se trouve dans un endroit de souffrance. Pour se délasser, il a envoyé un ticket de loto. Le loto est un jeu qu'on pratique au moyen des chiffres grâce auxquels on peut gagner de l'argent. Celui-ci confirme avoir coché cinq chiffres d'une manière aléatoire, puis envoyer le même policier qui lui a amené le billet pour aller le déposer, moyennant l'argent qui traînait dans ses poches, va-t-il ajouté. Son téléviseur branché le soir du jour même du dépôt, à sa grande surprise, il constate que ses numéros étaient tous les numéros gagnant. Voilà ce qui le tourmente psychologiquement. Cette souffrance commence lorsqu'il se demande : « *comment allais-je entrer en possession de mon gain ?* ». Cet énoncé performatif est un acte illocutoire par lequel l'énonciateur se pose une question qui n'a pas de réponse immédiate vu qu'il ne peut sortir du lieu où il se trouve. L'exil histoire, ici se justifie par cette accommodation à la culture du loto, qui n'existe dans le milieu d'origine d'Ibrahim c'est-à-dire au Vietnam, mais qu'il a rencontré dans son exil géographique de l'extérieur. L'exil historique, c'est aussi voyager sac vide pour un Africain qui se respecte surtout lorsqu'il se dirige dans un endroit où vit l'un des siens. Zenga est l'exemple illustratif. En effet :

Mais le plus dur aura été pour Zenga de refuser les provisions que sa belle-mère voulait envoyer à Souzana, la sœur de Vava : du poisson fumé et du pondu, des feuilles de manioc pilées et réduites en boules.

Mais que vas-tu manger là-bas ? lui a demandé éberluée, la vieille dame. Et que dira ta belle-sœur en te voyant débarquer les mains vides ?

-Mère, ils ont toutes ces choses en Belgique et presque à vil prix. Il y a aussi le fait que je dois éviter des ennuis avec leur service d'hygiène à l'aéroport...

Elle n'était pas convaincue mais que faire ? Les coutumes ne l'autorisent pas à se chamailler avec son gendre (pp. 29-30).

Cette narration est faite par un narrateur hétérodiégétique du « chapitre 3 » de la première partie qui raconte les circonstances qui ont entouré les préparatifs du deuxième voyage

de Zenga, en Belgique. Cette narration se déroule le soir, la veille du jour dudit voyage. Ce voyage aura lieu le 22 juillet 1997. À une telle occasion, en Afrique, tous les amis, frères et connaissances doivent venir présenter leurs mots d'au revoir au futur émigré. Voici le pourquoi de la présence de sa belle-mère à son domicile à des telles heures du soir. La vieille, dans cet énoncé, respecte scrupuleusement les prescrits des coutumes qui « *ne l'autorisent pas à se chamailler avec son gendre* ». Les mêmes coutumes exigent à un homme de ne jamais refuser l'ordre provenant de la belle-mère. En effet, la coutume africaine offre à celle-ci l'extrême respect. Curieusement, sa demande d'apporter à sa fille, Souzana, « du poisson fumé et du pondou » n'a pas eu gain de cause, car son beau-fils respecte plus les lois du pays d'accueil que celles de chez lui.

Aussi, le personnage de Zenga voudrait s'accommoder totalement aux us et coutumes belges au détriment de ceux de sa culture. Dans cette intervention communicative avec le personnage de sa belle-mère, il confirme cette thèse en disant : « *je dois éviter des ennuis avec leur service d'hygiène à l'aéroport...* ». Donc, la coutume africaine interdisant de voyager les mains vides chez un familier est en mal chez Zenga qui veut se conformer à la tradition Belge. Un deuxième cas d'exil historique peut être lu dans cet extrait tiré dans *Ici ça va* :

Ah, elle doit se faire une sacrée idée de moi, ma future logeuse si elle m'a vraiment observé tout au long de cet étrange culte ! passe le fait que ma pauvreté linguistique ne m'a pas permis de saisir tout ce qui se disait heureusement que l'on devine facilement dans ce domaine-là ! (p.72).

Le narrateur raconte ce fait à la première personne et déclare qu'« *elle doit de faire une sacrée idée de moi, ma future logeuse* ». Le déictique « elle » correspond bien au groupe nominal « ma future logeuse » et désignent, tous deux, une paroissienne du Père Albert qui cherche un travailleur. Or, le programme du Père Albert avait déjà introduit la candidature de Zenga et ce dernier était présent lors du culte du dimanche précédent. Au cours de ce culte, l'immigré a prouvé une « pauvreté linguistique » de manière qu'il n'a rien compris de cette célébration eucharistique. L'exil historique se justifie par le fait que l'étranger a abandonné sa langue en devinant facilement ce qui se dit dans une langue qu'il connaît moins. Cette conversation entre le père Albert, un locuteur du Flamand et Zenga, un locuteur du Lingala et du français ; le Lingala étant une langue congolaise sur le sol belge : L'énonciateur nous le confirme en ces termes :

Comme j'étais certain que le vieux curé devait parler le français (le contraire m'aurait étonné), je me suis confessé en Lingala. Et à ma grande stupéfaction, dès que j'ai achevé la vidange, c'est dans cette langue de chez nous que m'a parlé le Père Albert. Et avec quelle aisance ! (pp.67-68)

Le personnage du père Albert s'est exilé, en abandonnant sa langue maternelle, le flamand, en lingala, la langue qu'a utilisée son interlocuteur, en la personne de Zenga, lui, qui

éprouve des difficultés à pratiquer le Flamand. Cet immigré a éprouvé le sentiment d'étonnement lorsque, lors de sa confession, s'est échangé des paroles avec le père Albert dans la langue de chez lui, le Lingala. Pourtant, il croyait son interlocuteur plus proche du français. Nous constatons que le temps de cette narration coïncide avec le temps de l'histoire. Cette achronie se déroule au moment de ces interventions de communication entre les deux interactants, nous avons cité le père Albert et Zenga dans une focalisation interne.

## Conclusion

Cette étude a porté sur quatre formes d'exil tel que proposé par Ngalosso dans son article intitulé « L'exil dans la littérature africaine écrite en français » en 2009. C'est ainsi que nous avons analysé *Ici ça va* de l'écrivain Charles Djungu-Simba K. dans une perspective énonciative, narrative et géocritique. Grâce à ces approches, nous sommes arrivé à déceler les cas d'exil géographique, social, psychocritique et historique contenus dans la trame romanesque de cette œuvre développant plusieurs séries de récits d'exil. Ces derniers sont, à leur tour, racontés par plusieurs narrateurs tantôt homodiégétiques tantôt hétérodiégétiques.

À partir de ces analyses, nous avons constaté que les différents narrateurs situent leurs diérèses dans des contextes spatio-temporels précis du fait que les personnages immigreront en Europe, spécialement en Belgique en provenance des pays du tiers-monde et à une époque déterminée. Nous avons également démontré que lors de leurs exils géographiques, sociaux, psychologiques et historiques, les personnages d'*Ici ça va*, éprouvaient constamment la topophilie et la topophobie respectivement envers l'espace géographique européen et africain. D'où, le désir de quitter cette dernière entité pour immigrer dans cette première.

## Références

- Angelet, C. & Herman, J. (1995). *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*. Harmattan.
- Bisanswa J. K. (2003). Dire et lire l'exil dans la littérature africaine. *Tangence*, (71), 27–39.
- Chevrier, J. (2004). Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de migritude. *Notre Librairie*, 96-100.
- Djungu-Simba, C. (2000). *Ici ça va*. Atelier des Écrivains Marginaux.
- Gennette, G. (1992). *Figure III*. Seuil.
- Mankou B. A. (2021). La migritude ou l'impact de la migration dans les œuvres littéraires des écrivains originaires d'Afrique en France [Thèse de Doctorat, Université de Normandie]. hal-03139394
- Ngalaso, M. (2009). *L'exil dans la littérature africaine écrite en français*. Ecritures. Presses Universitaires de Bordeaux.

- Omar A. F. (2015). Le rêve européen dans la littérature négro-africaine d'expression française [Thèse de doctorat, Université de Bourgogne]. Littératures.
- Riegel, M. et al. (2009). *Grammaire méthodique du français*, PUF.
- Sayad A. (1999). *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil.
- Todorov, T. (1965). *Théorie de littérature : Textes des formalistes russes*. Seuil.
- Vokeng Ngnintedem, G. M. (2021). Postures paratopiques et enjeux de la création littéraire chez Chester Himes, Mongo Beti, Bolya Baenga et Simon Njami. *Recherches en Langue Française*, 2 (3).
- Westphal, B. (2007). *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Les Éditions de Minuit.